



JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
 Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

Abonnement : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 » » » 14 » » six mois.
 » » » 7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIEN et C^{ie}, 30, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIEN et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

ROUBAIX

9 avril 1863.

L'insurrection polonaise prend chaque jour plus d'extension en Lithuanie et malgré la publication de dépêches souvent contradictoires le mouvement s'étend dans les provinces baltiques et sur les frontières de la Galicie.

La Gazette de Breslau annonce qu'une grande agitation règne à Kalisch par suite de la nouvelle que des bandes d'insurgés auraient paru à six lieues de cette ville. Pendant les derniers jours de fête, les églises ont été fermées le soir dès six heures et gardées militairement. La garnison bivouaque sur les places publiques, et, en avant de chacun des postes établis aux portes de la ville, sont placées deux pièces d'artillerie.

Le 5, un corps des insurgés commandé par Gregorowicz a livré un combat à Szklary. Les Russes ont été repoussés ; ils ont eu 60 hommes tués. Les Polonais ont eu 20 tués ou blessés.

Le mouvement comprend aujourd'hui une vaste étendue de territoire. Les populations de Poniewiez et Slawie (en Samogitie) y ont pris part. Dans le premier de ces districts, outre la noblesse et la bourgeoisie, les paysans se sont également soulevés. L'insurrection s'est propagée d'un côté jusqu'à la ville de Polonga sur la mer Baltique, et de l'autre jusqu'à la frontière prussienne.

Les lettres de Königsberg et de Tilsitt portent que les autorités prussiennes ont envoyé le 30 mars à Klapeidy, sur Memel et sur d'autres points, de l'infanterie, de l'artillerie et des canons. L'insurrection samogitienne menace les communications les plus importantes de la Russie avec l'étranger.

Le 29 mars, un corps polonais, composé de 300 individus s'est montré à Sochatchow, à douze lieues de Varsovie. Les hommes qui en faisaient partie semblaient tous bien armés ; ils étaient sous les ordres de M. Galecki. Ce corps a traversé la Vistule et a rejoint dans le palatinat de

Plotzk un autre détachement plus nombreux.

Le comité national de Varsovie vient de déclarer que, pour mettre désormais le pays à l'abri des dangers résultant d'une usurpation du pouvoir suprême, il concentre dans ses propres mains la direction du mouvement. Toute proclamation de dictature ou de toute autre forme de gouvernement national à l'étranger sera considérée par lui comme un crime de haute trahison.

Le rapport sur le projet de sénatus-consulte relatif à la Constitution de la propriété en Algérie, dans les territoires occupés par les Arabes, a été déposé hier au Sénat. La délibération aura lieu samedi prochain.

D'après les dépêches publiées hier par les journaux anglais, l'acceptation de la couronne de Grèce, par le neveu du roi de Danemarck, n'est pas définitive. Elle paraît subordonnée principalement à la renonciation du roi Othon. C'est dire que cette candidature échouera comme toutes les autres malgré les efforts de l'Angleterre.

On lit dans l'Indépendance belge :
 « On se rappelle en quels termes le prince Napoléon a parlé du marquis Wielopolski, devant le Sénat de France, à propos des affaires de Pologne. Il avait dit qu'à la suite de ce discours, le fils aîné du marquis avait écrit au prince pour revendiquer l'honneur de son père, voire même qu'il s'était rendu de sa personne à Paris pour obtenir réparation.

Cette assertion, très contestée, est au moins exacte en partie. Le comte Wielopolski n'est pas venu à Paris, mais il a écrit, et nous sommes en possession d'une copie authentique de sa lettre. Dans l'intention de son auteur, elle n'était destinée à la publicité qu'après un certain délai, et ce délai est maintenant expiré mais l'esprit dans lequel la lettre est conçue et la violence des termes ne nous permettent pas de la reproduire. »

C'est inexactement que plusieurs journaux mentionnent le projet d'un voyage que Sa Sainteté Pie IX ferait en France dans le cours du mois prochain. Mais on parle toujours d'une excursion de S. M.

L'Impératrice, accompagnée du prince Imperial, à la ville éternelle. Mgr. Darbois, archevêque de Paris, est attendu la semaine prochaine à Rome.

Suivant l'usage, MM. Vitet, directeur, et Villemain, secrétaire perpétuel, ont présenté à l'Empereur le nouvel élu de l'Académie française, M. Octave Feuillet. L'Empereur, après avoir vivement félicité le récipiendaire de son discours et vanté ce juste éclat qui entoure les fêtes académiques, a ajouté textuellement ces mots : « Messieurs, je travaille à me rendre digne de vous. »

A ce sujet l'Empereur a longuement causé de ses travaux sur César, et comme il parlait des fouilles qu'il avait fait entreprendre sur divers champs de bataille, M. Villemain lui a répondu en souriant : « Il est plus facile et moins triste de fouiller de vieux champs de bataille que d'en ouvrir de nouveaux. »

C'est vrai, a répliqué l'Empereur, je ne connais rien d'aussi affreux que le spectacle d'un champ de bataille ; c'est horrible ! »

Glasgow, le 27 mars.
 La question des salaires a produit depuis quelque temps une certaine agitation dans les principaux districts houillers de l'ouest de l'Ecosse.

On se rappelle que les ouvriers, au lieu de se mettre en grève générale, comme cela avait été assez longtemps leur habitude, ce qui ne laissait pas que d'être désastreux pour eux tout en causant un grave préjudice aux chefs d'atelier, avaient, pour venir plus facilement à bout des résistances de ceux-ci, formé une association dont le but était de n'attaquer jamais qu'une seule exploitation à la fois en l'abandonnant en masse et de subvenir, pendant le temps de cette grève, aux besoins des ouvriers qui en seraient partis par les cotisations de ceux qui continueraient de travailler dans d'autres mines. Les d'être ainsi attaqués en détail, les patrons ont fini par se concerter entre eux à leur tour pour résister à cette pression, et 4,000 ouvriers viennent d'être renvoyés de différents travaux tant à Glasgow qu'à Balminton, Wishaw, Lackhall et Hamilton.

Depuis lors, de fréquents meetings ont lieu à Glasgow, dans lesquels les ouvriers disputent, par l'organe des délégués, les conditions auxquelles ils consentiraient à reprendre du travail. Les uns, et ce sont les plus nombreux, se contenteraient de 5 fr. par jour et de l'assurance d'être employés à ce prix pendant un certain nom-

bre de mois ; d'autres veulent obtenir 5 fr. 60 c. et même 6 fr. 25 c. et la même assurance, de sorte que l'on est encore assez loin de s'entendre.

Quelque regrettable qu'ait été ce conflit causé par la baisse qu'ont éprouvée récemment les fontes et, partant, les houilles, il n'aura pas été du moins sans quelque utilité s'il amène entre les deux intérêts opposés un compromis de nature à donner satisfaction aux légitimes exigences des deux partis.

On lit dans le Courrier des Etats-Unis :

« Un journal du dimanche annonçait hier qu'une dépêche du cabinet des Tuileries avait été reçue à Washington, en réponse à celle de M. Seward, du 6 février dernier. Notre confrère américain ajoutait même, pour montrer la précision de ses renseignements, que le secrétaire d'Etat avait passé une journée presque entière enfermé avec le Président, à délibérer sur cette dépêche.

C'est une pure invention. Le gouvernement français n'a encore manifesté, sous aucune forme, sa manière de voir sur l'accueil fait par M. Seward à ses avis de conciliation. »

Revue des journaux.

La polémique continue entre la France et certains journaux sur la question de savoir quelle est la meilleure solution possible à donner au conflit russo-polonais :

« Nous comprenons bien, écrit M. Esparbrie, que les Polonais meurent pour leur indépendance. De leur part, c'est un sublime sacrifice. Mais nous ne comprenons pas qu'on les excite à mourir. Les gouttes d'encre doivent être plus prudentes quand elles peuvent faire couler des flots de sang.

« En résumé, il n'y a que deux politiques pour la Pologne :
 « Il y a celle qui repousse toute transaction, qui poursuit un but absolu et qui ne peut y arriver que par la guerre.
 « Il y a celle qui mesure les obstacles, qui tient compte des faits, des nécessités, et qui, toujours fidèle au droit et à la justice, ne cherche que les résultats qu'elle peut atteindre, et ne separe jamais sa prévoyance de l'initiative.

Cette seconde politique, c'est celle qui limite son effort à une intervention diplomatique.
 Dans cette grave question, il faut

choisir entre les deux politiques qui se résument ainsi : la guerre ou la diplomatie.

« Quant à nous, notre choix est fait. »

M. Léon Plée insiste, dans le Spectre, sur la nécessité d'introduire du Corps législatif quelques hommes spéciaux s'occupant utilement d'économie pratique :

« Le meilleur compagnon de la liberté, fait observer ce publiciste, est le progrès matériel. Plus le génie de l'homme étend ses ailes dans les sphères de l'invention, et plus l'esprit de liberté se développe. Il n'y a pas non plus de mission supérieure à celle qui consiste à provoquer le progrès dans la situation du travail et des travailleurs, dans la situation des classes souffrantes. La misère et l'ignorance sont les deux plus terribles adversaires de la liberté. Abolir ou diminuer la première ou la détruire entièrement n'est pas possible ; étendre la seconde, la poursuivre sans relâche, verser à flots l'instruction parmi les populations des campagnes et des villes, voilà certes le plus utile des programmes ; mais comment le réaliser si les représentants du pays ne sont pas descendus dans l'intimité des faits, s'ils n'ont pas la connaissance entière avec l'ouvrier, aussi bien avec l'ouvrier agricole qu'avec l'ouvrier de l'industrie manufacturière, s'ils n'ont pas assisté à ses souffrances, s'ils ignorent ses desirs et ses besoins ? »

On fait encore des misères à M. Havin. Le Spectre rapporte que, durant sa tournée révisionnaire, le préfet de la Manche n'a pas eu honte de se prononcer pour M. de Kergolay, député sortant.

« Jamais, dit M. Emile de la Bédollière, un démocrate à part, jamais pression plus menaçante n'a été exercée sur les maires des cantons pour les amener à appuyer la candidature de M. de Kergolay ; nous connaissons tous les détails, et, si le député sortant le désire, nous les publierons. »

Publiez, cher M. de la Bédollière, publiez, et que la France, toute la France, connaisse bien la conduite du préfet de la Manche et du député sortant. M. Havin, candidat universel, ne veut pas permettre qu'on exerce la moindre pression dans n'importe quel canton.

M. Berton, candidat humain, est beaucoup moins exigeant.
 Comme on voit bien que le Spectre a de

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 10 AVRIL 1863.

— N° 6. —

BERTHE.

VI. (Suite).

— Pourquoi, M. le comte ? demanda le docteur. On a vu des cas où cette maladie ne s'est pas transmise aux descendants, et il existe d'autres infirmités aussi tristes et non moins transmissibles, qui n'empêchent cependant personne de se marier. A notre époque de civilisation, l'espèce humaine s'éteindrait si le mariage n'était permis qu'aux gens entièrement sains d'esprit et de corps.

— Vous poussez les choses à l'extrême, mon cher docteur, répondit Cyrille. En toute sincérité, je ne me ferais pas le moindre scrupule de laisser s'éteindre la famille de Valrive, et je ne considérerais pas la mort du marquis comme un aussi grand malheur que la naissance d'un sien rejeton. Comment ! l'infortunée marquise, après avoir eu sous les yeux, nombre d'années, le terrible spectacle de la maladie d'Edmond, tremblerait toute sa vie que sa propre descendance ne fût accablée du même mal ? Non ! cette idée fait frémir, et si le marquis vient à se retablir quel-

que peu, il faut que sa femme se sépare de lui.

— Mais, Cyrille, dit sa mère, stupéfaite de la vivacité féroce de son langage, tu prends un intérêt si extraordinaire...

— S'il est extraordinaire, c'est d'autant plus déplorable, interrompit-il avec douceur ; je pense qu'il ne peut être qualifié que d'humain. Cette dame nous inspire à tous la plus cordiale sympathie, et il y a bien de quoi s'échauffer quand il s'agit d'un changement quelconque de son sort. Ne craignez rien, d'ailleurs : le fils de ma mère n'est pas le rival d'un crétin. »

Ce disant, il se leva et quitta la pièce. Sa mère, inquiète, passa mentalement en revue tout le cercle de leurs connaissances, à la recherche d'une femme pour Cyrille, ce qui lui parut tout à coup de la plus extrême nécessité.

Cyrille se rendit chez Berthe, mais ne la trouva point ; elle était auprès d'Edmond. Il déclina l'offre que lui fit le domestique de l'annoncer chez le marquis. Il n'avait jamais vu Berthe avec son mari qu'en voiture, et il frissonnait rien qu'à l'idée de cet intérieur. Pour se distraire, il fit une promenade, tout en réfléchissant à ce que deviendrait Berthe. Une seule chose le rassurait un peu : l'idée que l'état d'Edmond n'était pas susceptible de s'améliorer, quoi qu'en dissent les médecins. Tranquillisé, calmé par cette confiance, il rentra enfin chez lui et se demanda, avec une surprise extrême, comme il avait pu se passionner ainsi au sujet d'une femme qu'il n'aimait pas, qui ne lui inspirait pas même un caprice éphémère. « Je n'éprouve qu'une indicible compassion pour elle, » se dit-il enfin.

Le lendemain, à l'heure de la leçon de

musique — comme il disait en plaisantant — il trouva Berthe au piano et jouant avec ardeur. Il lui fit signe de ne pas s'interrompre, et il se plaça en face d'elle. Pour la première fois, elle lui parut très-gracieuse. Jusqu'ici il ne l'avait pas même trouvée jolie, et elle ne l'était pas, en effet : ses traits n'avaient rien de frappant, et leur expression était si calme, si paisible, qu'on pouvait se demander, en face de cette physionomie, comme au bord d'une eau dormante : mais quel air a-t-elle donc ? Bref, Cyrille découvrit tout à coup en elle des beautés qu'il ne lui soupçonnait nullement et dont il ne parvenait pas à se rendre compte. Sous l'empire de l'intérêt immense qu'il lui portait, il la jugea plus intéressante que toute autre femme. Ses yeux s'attachèrent avec une indicible compassion sur cette créature, plus durement enchaînée que le forçat dans le bagne et qui ne connaissait de toutes les délices du monde que l'abnégation. Son cœur se serra ; ses regards devinrent de plus en plus tristes. « Continuera-t-elle de supporter cette vie solitaire et sans amour ? Impossible ! Et si elle en secoue le joug, sera-t-elle heureuse alors ? » se demandait-il.

Berthe, ayant fini son morceau, leva tout à coup sur lui ses yeux serenus. Il rougit, honteux de son doute, et dit très-sérieusement :
 « Vous êtes admirable, M^{me} la marquise, et réellement bien plus habile que moi.
 — A votre ton solennel, on dirait que cela vous fait de la peine, répondit gaiement Berthe. Eprouveriez-vous, par hasard, cette jalouse d'artiste dont tous les grands génies sont atteints ?
 — Je vous assure qu'il n'est pas pos-

sible de rester indifférent quand on se voit surpasser.

— Je me figurais, au contraire, que c'était le triomphe du maître que d'avoir formé des élèves de talent.

— Vous avez par trop peu d'égoïsme, M^{me} la marquise ; des caractères si parfaits nous rendent la vie difficile.

— Nous marchons pourtant très-bien d'accord — surtout au piano — répliqua Berthe avec une certaine froideur dans la voix et dans le regard, qui n'était pas rare chez elle.

Elle prit un morceau à quatre mains, en joua la première partie et fit place à Cyrille en disant d'un ton un peu ironique :
 « Voyez comme cela va bien ! il y a place pour tous dans le monde. »

Cyrille se tut, assez mécontent de lui-même. Pendant qu'il prenait si chaudement à cœur le sort de Berthe, elle riait ! « Eh bien, se dit-il, moi aussi, je resterais désormais indifférent à son malheur. Elle a d'ailleurs l'air de savoir très-bien se défendre contre toute prétention exagérée. »

Son silence persistant, même pendant les pauses, surprit la marquise. Comme elle avait peu l'habitude du monde, elle prenait trop vite une attitude défensive, et elle le sentait bien. Si elle avait constamment vécu dans la société, elle eût su depuis longtemps quelle parfaite indifférence se cache derrière les compliments et les charmantes phrases de sympathie, et elle ne leur eût pas attribués plus de valeur qu'à toute autre toilette de salon. Mais elle n'avait nulle notion de tout cela et elle se disait : « N'y eût-il de vrai que la moitié de ces belles paroles, ce serait encore trop. » Et voilà pourquoi elle se défendait. Voyant ce silence inaccoutumé

de Cyrille, elle craignait d'avoir été trop tranchante. Toutefois, elle joua sa partie jusqu'au bout sans proférer non plus une syllabe.

« Vous est-il arrivé quelque chose de désagréable ? demanda-t-elle ensuite.

— Sans doute j'ai répondu, Cyrille ; ce qu'il y a de plus désagréable : j'ai commis une bêtise, et elle me déchire encore l'oreille.

— Tâchez de la réparer, dit Berthe sans le comprendre.

Le franc sourire de la marquise, quand elle était sincèrement gaie ou amicale, lui seyait si bien qu'il était impossible de ne pas avoir confiance en elle. Aussi le comte, délivré pour ainsi dire de son pesant fardeau, s'empressa-t-il de répondre :

« Cela ne se peut qu'à quatre mains.
 — Soit ! dit-elle ; nous allons recommencer. »

Ils étaient tout à la musique lorsque la femme de chambre de Berthe lui apporta son chapeau et son châle en lui disant :
 « M^{me} la marquise, il est cinq heures ; M. le marquis est prêt, et la voiture attelée. » Berthe se leva, prit à peine le temps de mettre son chapeau et descendit. Cyrille la suivit, tout surpris de cette monstrueuse ponctualité.

Edmond était déjà dans la voiture, comme les enfants, qui ne peuvent jamais attendre l'heure du départ. Comme il se plaçait toujours à gauche, Berthe fut obligée de passer devant lui. Il en prit de l'humeur et murmura quelques paroles intelligibles, puis s'écria tout-à-coup, voyant qu'on allait fermer la portière :
 « Non, non ! je vous prie de partager notre promenade. »

Cyrille, qui avait donné la main à Berthe pour l'aider à monter en voiture, ne